NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

86 Nº 9 1964

Ecclesiam suam. La première encyclique de SS Paul VI

ACTES DU SOUVERAIN PONTIFE

p. 913 - 932

https://www.nrt.be/es/articulos/ecclesiam-suam-la-premiere-encyclique-de-ss-paul-vi-1673

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Ecclesiam suam »

La première Encyclique de S.S. Paul VI

Il ressort d'une enquête sur la spiritualité sacerdotale, récemment publiée dans la *Vie Spirituelle* [1], que, pour la majorité des prêtres interrogés, la découverte personnelle du Mystère de l'Eglise a été tardive, à supposer qu'elle ait eu lieu. — « Le mystère de l'Eglise n'a pas joué un grand rôle dans ma rencontre avec le Christ », déclare, après 30 ans de sacerdoce, le curé d'une paroisse urbaine [2]. — « Aucun rôle perceptible », avoue un professeur de philosophie sexagénaire. Un professeur de 63 ans confesse de son côté : « L'Eglise m'apparaissait autrefois incarnée surtout par ses chefs, les pasteurs ayant reçu toute autorité de Dieu par Jésus-Christ... Ce n'est que tardivement que j'ai perçu la solidarité surnaturelle qui relie les membres de l'Eglise » [3].

Ce genre d'aveu, qu'il serait aussi aisé de recueillir chez des laïcs de la même génération, souligne, à sa manière, l'urgence de ce renouveau du sens ecclésial dont les indices se multiplient dans le catholicisme contemporain. A ce renouveau, dont le IIe Concile du Vatican est la manifestation la plus éclatante et la plus efficace, la première encyclique de S.S. Paul VI apporte une émouvante et décisive contribution.

Emouvante, car ce document porte visiblement la marque de la personnalité du Saint-Père, et se présente, selon ses propres termes, comme « un message fraternel et familier » ; décisive, car si l'encyclique se défend de vouloir interférer avec le travail du Concile [4],

---

1. *Le témoignage des prêtres. Pour moi, vivre, c'est le Christ : Vie Spirituelle*, CXI, n° 507 (juillet 1964), p. 103 ss (en réponse à la question : « Quel rôle le Mystère de l'Eglise a-t-il joué et joue-t-il dans votre rencontre du Christ ? »).
2. *Ibid.*, p. 105.
3. *Ibid.*, p. 107.
4. **« Nous n'avons pas l'ambition de dire du neuf ni d'être complet ; le Concile**

elle ne lui apporte pas moins « un hommage et un encouragement », en ratifiant et en précisant l'orientation pastorale et positive que lui avait imprimée Jean XXIII.

*
* *

C'est, essentiellement, à un approfondissement de la conscience ecclésiale du Peuple de Dieu que le Saint-Père convie les Pasteurs et les fidèles. La première partie de l'Encyclique, dont les deux autres, si importantes qu'elles soient, ne constituent que des corollaires, est tout entière consacrée à ce thème.

I. L'Eglise est appelée à un « acte de conscience ecclésiale » [5].

« Nous pensons que c'est aujourd'hui un devoir pour l'Eglise d'approfondir la conscience qu'elle doit avoir d'elle-même, du trésor de vérité dont elle est l'héritière et la gardienne, et de la mission qu'elle doit exercer dans le monde. Même avant de se proposer l'étude de quelque question particulière, et même avant de considérer l'attitude à prendre en face du monde qui l'entoure, l'Eglise doit en ce moment réfléchir sur elle-même pour se confirmer dans la science des desseins divins sur elle-même, pour retrouver plus de lumière, une nouvelle énergie et une plus grande joie dans l'accomplissement de sa propre mission et pour déterminer les meilleurs moyens de rendre plus étroits, efficaces et bienfaisants ses contacts avec l'humanité à qui elle-même appartient, bien qu'elle s'en distingue par des caractères propres, sans confusion possible.

» Il Nous semble, en effet, qu'un tel acte de réflexion peut se référer à la manière même choisie par Dieu pour se révéler aux hommes et pour établir avec eux les rapports religieux dont l'Eglise est en même temps l'instrument et l'expression. Parce que, s'il est vrai que la Révélation divine s'est accomplie *« à plusieurs reprises et de façons diverses »* (*Héb.*, 1, 1) en des actes historiques et incontestables, elle s'est toutefois insérée dans la vie humaine par les voies propres de la parole et de la grâce de Dieu qui se communique intérieurement aux âmes par le moyen de l'audition du message du salut et par le moyen de l'acte de foi qui la suit et qui est à l'origine de notre justification. (...)

» Nous pourrions formuler d'une autre manière cette invitation que Nous adressons aussi bien à chacune des âmes qui veulent l'accueillir — à celles donc de chacun de vous, vénérables frères, et de ceux qui, avec vous, sont

---

œcuménique est là pour cela ; son travail ne doit pas être troublé par cette simple conversation épistolaire ».

5. Les citations de l'encyclique sont empruntées à la traduction française diffusée par l'*Ufficio Stampa* du Vatican et publiée dans *La Doc. Cath.* du 6 septembre 1964, cc. 1057-1093. Il est manifeste que cette traduction française a été établie sur le texte original italien, rédigé par S.S. Paul VI comme en fait foi le document photographique publié par *L'Oss. Rom.* des 10-11 août 1964, et non pas sur le texte latin qui, dans le même numéro, précède la publication du texte italien de l'encyclique.

à Notre école, qui est aussi la vôtre — aussi bien, disons-Nous, à ces âmes qu'à l'entière « réunion des fidèles » considérée dans son ensemble, qu'est l'Eglise. C'est-à-dire que Nous pourrions inviter tout le monde à faire un vivant et profond et conscient acte de foi en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous devrions caractériser ce moment de notre vie religieuse par une telle profession de foi, forte et convaincue, bien que toujours humble et tremblante, semblable à celle que nous lisons dans l'Evangile sur les lèvres de l'aveuglé-né à qui Jésus-Christ, avec une bonté égale à sa puissance, a ouvert les yeux : « *Je crois, Seigneur !* » (Jean, 9, 38) ; ou bien à celle de Marthe, dans le même Evangile : « *Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui est venu en ce monde* » (Jean, 11, 27) ; ou bien à celle qui Nous est si chère, de Simon devenu Pierre : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* » (Matth., 16, 16).

» Pourquoi osons-Nous vous inviter à cet acte de conscience ecclésiale, à cet acte de foi explicite, bien qu'intérieur ?

» Les raisons sont nombreuses, à Notre avis, et elles dérivent toutes d'exigences profondes et essentielles du moment spécial où se trouve la vie de l'Eglise. »

Après avoir ainsi convié tous les fils de l'Eglise à cette démarche de réflexion communautaire, qui n'est autre chose que l'explicitation d'un acte de foi au Christ, Seigneur de l'Eglise, le Pape en éclaire en ces termes les dimensions et l'opportunité :

« (L'Eglise) a besoin de réfléchir sur elle-même ; elle a besoin de se sentir vivre. Elle doit apprendre à mieux se connaître, si elle veut vivre sa vocation propre et offrir au monde son message de fraternité et de salut. Elle a besoin d'expérimenter le Christ en elle-même, selon les paroles de l'apôtre Paul : « *Que le Christ habite par la foi dans vos cœurs* » (*Ephés.*, 3, 17). Tous savent que l'Eglise est plongée dans l'humanité, en fait partie, en tire ses membres, en reçoit de précieux trésors de culture, en subit les vicissitudes historiques, en favorise le bonheur. On sait également qu'à l'époque actuelle, l'humanité est en voie de grandes transformations, de bouleversements et de développements qui changent profondément non seulement ses manières extérieures de vivre, mais aussi ses manières de penser. Sa pensée, sa culture, son esprit sont intimement modifiés soit par le progrès scientifique, technique et social, soit par les courants de pensée philosophique et politique qui l'envahissent et la traversent. Tout cela, comme les vagues d'une mer, enveloppe et secoue l'Eglise elle-même : les esprits des hommes qui se confient à elle sont fortement influencés par le climat du monde temporel ; si bien qu'un danger comme de vertige, d'étourdissement, d'égarement, peut secouer sa solidité elle-même et induire beaucoup de gens à accueillir les manières de penser les plus étranges, comme si l'Eglise devait se désavouer elle-même et adopter des manières de vivre toutes nouvelles et jamais conçues jusqu'ici. Le phénomène moderniste, par exemple, qui affleure encore dans diverses tentatives d'expression hétérogènes à l'authentique réalité de la religion catholique, n'a-t-il pas été un épisode d'oppression exercée par les tendances psychologico-culturelles, propres au monde profane, sur l'expression fidèle et pure de la doctrine et de la règle de l'Eglise du Christ ? Or, il Nous semble que pour immuniser contre ce danger menaçant et multiple provenant de sources diverses, c'est pour l'Eglise un remède sain et tout indiqué que d'approfondir la conscience de ce qu'elle est vraiment, selon **l'esprit du Christ, conservé dans la Sainte Ecriture et dans la Tradition et**

interprété, développé par l'authentique tradition de l'Eglise ; cette transmission est, comme Nous le savons, illuminée et guidée par l'Esprit Saint, encore toujours prêt, si nous l'implorons et l'écoutons, à répondre sans faute à la promesse du Christ : « *L'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom vous enseignera toute chose et vous rappellera tout ce que je vous aurai dit* » (Jean, 14, 26).

» Nous pourrions tenir des propos analogues au sujet des erreurs qui circulent également à l'intérieur même de l'Eglise et dans lesquelles tombent ceux qui n'ont qu'une connaissance partielle de sa nature et de sa mission et ne tiennent pas suffisamment compte des documents de la révélation divine comme des enseignements du magistère institué par le Christ lui-même.

» Du reste, ce besoin de considérer les choses connues dans un acte réflexe pour les contempler dans le miroir intérieur de son propre esprit est caractéristique de la mentalité de l'homme moderne ; sa pensée se replie facilement sur elle-même et trouve certitude et plénitude à la lumière de sa propre conscience. Ce n'est pas que cette habitude ne présente de graves dangers ; des courants philosophiques fameux ont exploré et exalté cette forme d'activité spirituelle de l'homme comme définitive et suprême, bien plus, comme la mesure et la source de la réalité, poussant la pensée à des conclusions abstruses, désolées, paradoxales et radicalement fallacieuses ; mais cela n'empêche que l'éducation à la recherche de la vérité réflexe, à l'intérieur de la conscience, est en soi hautement appréciable et, aujourd'hui, pratiquement répandue comme une expression raffinée de la culture moderne ; de même, cela n'empêche que, dûment uni à une formation de pensée apte à découvrir la vérité là où celle-ci coïncide avec la réalité de l'être objectif, l'exercice de la conscience révèle toujours mieux à qui s'y livre le fait de l'existence de son être propre, de sa propre dignité spirituelle, de sa propre capacité de connaître et d'agir. »

S'il s'impose aujourd'hui avec une particulière urgence, cet effort de réflexion sur la nature et la vie profonde de l'Eglise a été efficacement préparé par les documents du Magistère et par l'« immense floraison d'études » parues, depuis un siècle, dans le domaine de l'ecclésiologie. Le Saint-Père évoque, à ce propos, les enseignements du I^er^ concile du Vatican, les encycliques *Satis Cognitum* de Léon XIII (1896) et *Mystici Corporis* de Pie XII (1943), ainsi que le fécond et méritoire labeur des théologiens, auxquels il ne ménage pas sa gratitude.

Ce travail, c'est au Concile qu'il appartient d'en recueillir et d'en consacrer les fruits. Le Saint-Père répète, à ce propos, qu'il entend *lui laisser toute liberté de débat et de formulation, sans pour autant* se dérober, le moment venu, à sa responsabilité de docteur suprême :

« Nous avons confiance que l'œuvre du Concile sera assistée de la lumière du Saint-Esprit et sera poursuivie et conduite à bon terme avec une telle docilité à ses divines inspirations, avec un tel sérieux dans la recherche la plus approfondie et la plus complète de la pensée originelle du Christ et de ses nécessaires et légitimes développements dans la suite des temps, avec une telle volonté de faire des vérités divines un thème d'union et non pas l'occasion pour les esprits de se diviser en contestations stériles ou en déplorables ruptures, non, mais un facteur de clarté et de concorde accrues, dont il résultera gloire à Dieu, joie pour l'Eglise, édification pour le monde.

Nous Nous abstenons délibérément de prononcer en cette Encyclique quelque jugement personnel que ce soit sur les points doctrinaux concernant l'Eglise qui sont actuellement soumis à l'examen du Concile lui-même que Nous sommes appelé à présider : Nous voulons actuellement laisser à cette assemblée si haute et autorisée la liberté d'étudier et de parler, réservant à Notre office de maître et de pasteur, mis à la tête de l'Eglise de Dieu, le moment et la manière d'exprimer Notre jugement, très heureux si Nous pouvons le présenter en tout conforme à celui des Pères conciliaires. »

S'il se défend de vouloir entrer dans des particularités doctrinales, le Pape estime néanmoins opportun de s'ouvrir aux évêques, aux fidèles, voire même aux autres hommes disposés à l'entendre, des fruits qu'il escompte de cette réflexion ecclésiale, et qui, dit-il, « sont les fins que Nous assignons à Notre ministère apostolique alors que Nous en abordons les labeurs écrasants et doux » :

« Le premier fruit d'une conscience approfondie que l'Eglise prend d'elle-même est une découverte renouvelée de son rapport vital au Christ. Chose très connue, mais fondamentale, mais indispensable, mais jamais assez connue, méditée et célébrée. Que ne devrait-on dire sur ce chapitre central de tout notre patrimoine religieux ? Par bonheur vous connaissez bien déjà ces points de doctrine ; et Nous n'y ajouterons pas un mot pour l'instant, sinon pour recommander de vouloir y penser comme à la partie principale de la doctrine catholique, celle qui doit orienter aussi bien votre vie spirituelle que votre prédication. Plus que Notre parole, écoutez l'exhortation de Notre Prédécesseur déjà nommé dans son Encyclique *Mystici Corporis* : « *Nous devons nous habituer à voir dans l'Eglise le Christ lui-même. C'est le Christ, en effet, qui vit dans son Eglise, qui enseigne par elle, par elle gouverne et accorde la sainteté ; c'est le Christ aussi qui se manifeste de diverses manières dans ses divers membres sociaux.* » (*A. A. S., ibid.*, p. 238). Oh ! comme Nous aimerions Nous attarder aux réminiscences qui, de l'Ecriture sainte, des Pères, des Docteurs, des Saints, affluent à Notre esprit quand Nous repensons à ce point lumineux de Notre foi. Jésus lui-même ne nous a-t-il pas dit qu'il est la vigne et que nous sommes les sarments ? (Jean, 15, 1 s.). N'avons-nous pas présente à l'esprit toute la très riche doctrine de saint Paul, qui ne cesse de nous rappeler que « *vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus* » (*Gal.*, 3, 28), et de nous recommander « ... *croissons en lui à tous égards ; le Christ est notre tête ; à partir de lui, tout le corps.* » (*Eph.*, 4, 15-16), et de nous avertir : « ... *le Christ est tout et en toutes choses* » (*Col.*, 3, 11). Qu'il Nous suffise de rappeler parmi les maîtres, et pour eux tous, saint Augustin : « *Réjouissons-nous et rendons grâces, pour être devenus non seulement chrétiens mais le Christ. Comprenez-vous, mes frères, la grâce de Dieu qui est notre tête ? Admirez, réjouissez-vous : nous sommes devenus le Christ. Si en effet il est la tête, nous sommes les membres ; un seul homme, lui et nous... La plénitude du Christ par conséquent, la tête et les membres. Qu'est-ce que la tête et les membres ? Le Christ et l'Eglise.* » (*In Jn tract.*, 21-8. — *P. L.*, 35, 1568.) »

Ce Mystère du Christ Total, qui est celui de l'Eglise, ne saurait demeurer un objet de connaissance abstraite ; il doit être vécu et expérimenté par le croyant, grâce à sa communion à la vie de l'Eglise, en chacune de ses modalités et de ses expressions : lecture de l'Ecri-

ture, des Pères et des Docteurs, vie sacramentelle, participation à la liturgie, catéchèse, prière contemplative enfin, dont le Pape souligne, avec une remarquable insistance, la permanente actualité :

« Le mystère de l'Eglise n'est pas un simple objet de connaissance théologique, il doit être un fait vécu dans lequel, avant même d'en avoir une notion claire, l'âme fidèle peut avoir comme une expérience connaturelle ; et la communauté des croyants peut trouver la certitude intime de sa participation au Corps mystique du Christ quand elle se rend compte que ce qui la fait commencer, l'engendre (cf. *Gal.*, 4, 19 ; *1 Cor.*, 4, 15), l'instruit, la sanctifie, la dirige, c'est le ministère de la hiérarchie ecclésiastique instituée divinement, si bien que par ce canal béni, le Christ répand dans ses membres mystiques les communications merveilleuses de sa vérité et de sa grâce et confère à son Corps mystique, pèlerin dans le temps, sa structure visible, sa noble unité, le caractère fonctionnel de son organisme, sa variété harmonieuse, sa beauté spirituelle. Les images ne suffisent pas à traduire en concepts accessibles la réalité et la profondeur d'un tel mystère ; cependant après l'image que Nous venons de rappeler, du Corps mystique, suggérée par saint Paul, il y en a une autre dont nous devrons nous souvenir, parce que suggérée par le Christ lui-même, celle de l'édifice dont il est l'architecte et le constructeur ; édifice fondé, il est vrai, sur un homme naturellement fragile, mais transformé miraculeusement par lui en pierre solide, c'est-à-dire doué d'une indéfectibilité prodigieuse et sans fin : « *Sur cette pierre, je construirai mon Eglise.* » (Matth., 16, 18.)

» Si nous savons faire briller en nous et éduquer dans les fidèles, par une pédagogie profonde et vigilante, ce sens tonifiant de l'Eglise, beaucoup d'antinomies qui mettent aujourd'hui à l'épreuve la pensée de certains esprits appliqués à l'ecclésiologie — comment par exemple l'Eglise est à la fois visible et spirituelle, libre et disciplinée, communautaire et hiérarchique, sainte et toujours en voie de sanctification, contemplative et active, etc. — seront pratiquement dépassées et résolues dans l'expérience, illuminée par la doctrine, de la réalité vivante de l'Eglise elle-même ; mais surtout un profit sera assuré à l'Eglise elle-même, un enrichissement de son excellente spiritualité, alimentée par la lecture filiale de la Sainte Ecriture, des saints Pères, des Docteurs de l'Eglise et par tout ce qui fait jaillir en elle cette conscience, Nous voulons dire la catéchèse exacte et systématique, la participation à la liturgie, cette merveilleuse école de paroles, de signes et de divines effusions ; la méditation silencieuse et ardente des vérités divines et, finalement, la consécration généreuse à la prière contemplative. La vie intérieure demeure toujours la source principale de la spiritualité de l'Eglise, sa manière propre de recevoir les irradiations de l'Esprit du Christ, expression radicale et irremplaçable de son activité religieuse et sociale, inviolable défense et énergie nouvelle dans son difficile contact avec le monde profane. »

*
* *

Cet approfondissement de la conscience ecclésiale du Peuple de Dieu sera à la fois, pour l'Eglise, un « stimulant » et une « mise en accusation ». Il ne peut manquer, en effet, de la rendre plus sensible à l'***exigence permanente de renouveau*** qu'implique « l'idée par la-

quelle Dieu la pense ». Tel est l'objet de la seconde partie de l'Encyclique.

II. *L'Eglise est appelée à un constant renouvellement.*

« Un autre désir Nous presse : que l'Eglise soit telle que le Christ la veut, une, sainte, totalement orientée vers la perfection à laquelle il l'a appelée et dont il lui donne les moyens. Œuvre parfaite, l'Eglise l'est dans l'idée par laquelle Dieu la pense ; à cette perfection elle doit tendre dans la réalité où elle s'exprime et dans son histoire terrestre. Voilà la grande affaire d'ordre moral qui domine la vie de l'Eglise ; c'est cette exigence qui la juge, la stimule, la met en accusation, la soutient, la fait gémir et prier ; elle lui inspire repentir et espérance, effort et confiance ; elle la charge de responsabilités et l'enrichit de mérites. La perfection de l'Eglise : problème lié aux réalités théologiques qui commandent l'existence humaine. Impossible de former un jugement sur l'homme lui-même, sa nature, sa perfection originelle et les suites désastreuses du péché d'origine, sans faire appel à la doctrine enseignée par le Christ et au magistère de l'Eglise, dépositaire de cet enseignement ; sans cette référence, pas de jugement non plus sur l'aptitude de l'homme à faire le bien, sur le secours dont il a besoin pour désirer ce bien et pour l'accomplir, sur les valeurs qui sollicitent l'adhésion de l'homme et qu'il est capable d'atteindre, sur la norme de la perfection et de la sainteté et sur les moyens de porter la vie humaine à son degré suprême de beauté et de plénitude. Le souci de découvrir les voies du Seigneur ne cesse pas et ne doit pas cesser de hanter l'Eglise. L'étude controversée des questions relatives à la perfection se renouvelle au sein de l'Eglise, d'un siècle à l'autre, avec une inépuisable fécondité et une infinie richesse d'aspects ; Nous voudrions lui voir reconquérir l'intérêt souverain qu'elle mérite. Cela moins pour la mise au point de théories neuves que pour l'éclosion d'énergies nouvelles qui s'appliquent précisément à cette sainteté que le Christ nous a enseignée et dont la connaissance, le désir et l'accomplissement sont mis à notre portée par l'exemple du Seigneur, sa parole, sa grâce et sa pédagogie ; la tradition de l'Eglise nous les transmet ; ils reçoivent de l'action divine à travers la communauté un regain de vigueur, et la figure exemplaire de chaque saint projette sur eux son éclairage particulier. »

Cette exigence de renouvellement apparaît plus impérieuse encore dans le contexte contemporain de la vie de l'Eglise : celui d'un monde en perpétuelle évolution ; celui du Concile :

« Ce zèle de progrès spirituel et moral trouve un stimulant de plus dans les conditions où se déroule la vie de l'Eglise. Celle-ci ne saurait demeurer inerte et indifférente aux changements du monde qui l'environne et qui de mille manières influence sa conduite pratique et la soumet à certaines conditions. L'Eglise, on le sait, n'est point séparée du monde ; elle vit dans le monde. Les membres de l'Eglise subissent l'influence du monde ; ils en respirent la culture, en acceptent les lois et en adoptent les mœurs. Ce contact intime avec la société temporelle crée pour l'Eglise une situation toujours pleine de problèmes ; aujourd'hui ceux-ci sont particulièrement aigus. D'une part la vie chrétienne, que l'Eglise sauvegarde et développe, doit sans cesse **et courageusement se défendre de toute déviation, profanation ou étouffe-**

ment ; il lui faut comme s'immuniser contre la contagion de l'erreur et du mal. Mais d'autre part la vie chrétienne ne doit pas simplement s'accommoder des manières de penser et d'agir présentées et imposées par le milieu temporel, tant qu'elles sont compatibles avec les impératifs essentiels de son programme religieux et moral ; elle doit de plus tâcher de les rejoindre, de les purifier, de les ennoblir, de les animer et de les sanctifier : voilà encore une tâche en vue de laquelle l'Eglise est tenue de contrôler continuellement sa propre attitude et de garder sa conscience éveillée : requête particulièrement pressante et grave de notre temps.

» De ce point de vue aussi la tenue du Concile est un événement providentiel. L'allure pastorale par quoi il entend se caractériser, ses objectifs pratiques de mise au point des dispositions canoniques, son désir de ménager aux fidèles autant de facilité que possible pour la pratique de leur vie chrétienne sans détriment de la note surnaturelle propre à celle-ci : par tout cela ce Concile s'est acquis un mérite à part, d'ores et déjà, avant que ne soient arrêtées la plupart des décisions que Nous en attendons. En effet, chez les fidèles comme chez les pasteurs, le Concile réveille le désir de préserver et d'accentuer dans l'existence chrétienne le caractère d'authenticité surnaturelle ; à tous, il rappelle le devoir d'imprimer fortement à leur conduite personnelle ce cachet positif ; il aide les chrétiens trop mous à devenir vraiment bons, les bons à s'améliorer, les meilleurs à se montrer généreux, les généreux à devenir des saints. A la sainteté, il suggère des façons nouvelles de se manifester ; il donne à l'amour un génie inventif ; il suscite des élans nouveaux de vertu et d'héroïsme chrétien. » (...)

L'idée de renouvellement, de réforme dans l'Eglise comporte néanmoins des ambiguïtés qu'il importe de lever. Le Saint-Père s'y emploie avec nuance et fermeté :

« Tout d'abord, il Nous faut rappeler quelques principes qui nous fixent sur les objectifs de la réforme à promouvoir. Celle-ci ne saurait concerner ni l'idée à se faire de l'essence de l'Eglise catholique ni ses structures fondamentales. Nous ferions du mot *réforme* un emploi abusif si nous lui donnions pareil sens. Nous ne pouvons accuser d'infidélité cette sainte Eglise de Dieu, notre Eglise bien-aimée ; nous considérons comme une grâce suprême de lui appartenir ; d'elle nous recevons en notre esprit l'attestation *« que nous sommes enfants de Dieu »* (*Rom.*, 8, 16).

» Oh ! ce n'est point orgueil ni présomption, ni entêtement, ni folie, mais certitude lumineuse et joyeuse conviction, de nous savoir promus vrais membres vivants du Corps du Christ, héritiers authentiques de l'Evangile du Christ, continuateurs directs des apôtres, et de trouver en nous-mêmes, dans le riche patrimoine des vérités et de conduites propres à l'Eglise catholique telle qu'elle est aujourd'hui, l'héritage inaltéré, toujours vivant, de la tradition apostolique des origines. Tel est le sujet de notre fierté, ou mieux, le motif qui nous oblige à « rendre grâces à Dieu sans cesse » (*Ephés.*, 5, 20) ; mais telle est du même coup notre responsabilité devant Dieu lui-même, à qui nous devons compte d'un tel bienfait, notre responsabilité à l'égard de l'Eglise, à qui nous devons transmettre, avec cette assurance, le désir et la ferme volonté de sauvegarder son trésor — le *« dépôt »* dont parle saint Paul (*1 Tim.*, 6, 20), — notre responsabilité enfin envers les frères encore séparés de nous et envers le monde entier : ils sont appelés à partager avec nous le don de Dieu.

» Ainsi, en ce domaine, s'il est permis de parler de réforme, celle-ci ne **doit pas s'entendre comme un changement, mais plutôt comme l'affermisse-**

ment de la fidélité qui garde à l'Eglise la physionomie donnée par le Christ lui-même et qui, mieux encore, veut ramener constamment l'Eglise à sa forme parfaite. Celle-ci répondra au dessein primitif et tout à la fois s'avérera harmonieusement développée selon les lois du progrès nécessaire qui, comme il mène de la semence à l'arbre, a conduit l'Eglise, à partir du dessein premier, jusqu'à sa forme légitime, historique et concrète. Ne donnons donc pas dans l'idée illusoire de réduire l'édifice de l'Eglise, maintenant devenu, à la gloire de Dieu, ample et majestueux comme un temple magnifique, aux dimensions minuscules de ses débuts, comme si les mesures d'alors étaient les seules justes et bonnes. N'allons pas nous enthousiasmer pour un renouvellement qui réorganiserait l'Eglise par voie charismatique comme si pouvait naître une Eglise véritable et neuve de conceptions particulières, généreuses sans doute et parfois subjectivement persuadées qu'elles procèdent d'une inspiration divine, mais qui aboutiraient à introduire dans le plan de l'Eglise des rêves sans fondement d'un renouveau fantaisiste. C'est l'Eglise telle qu'elle est qu'il nous faut servir et aimer, avec un sens averti de l'histoire et dans une humble recherche de la volonté de Dieu ; c'est Dieu qui assiste et guide l'Eglise alors même qu'il permet à la faiblesse humaine d'altérer plus ou moins la pureté de ses traits et la beauté de son action. Cette pureté et cette beauté, voilà tout l'objet de notre effort, voilà ce que nous voulons rendre plus réel. »

En vertu de cette fidélité divine, l'Eglise est donc restée, pour l'essentiel, fidèle à sa vocation. Elle n'a donc pas à s'aligner sur la mode du jour, sans négliger pour autant de se garder constamment attentive aux « signes du temps » :

« Nous avons besoin de cette conviction bien arrêtée pour parer à un autre danger capable de surgir du désir même de réforme, non pas précisément chez les pasteurs, tenus en éveil par le sens des responsabilités, mais dans l'opinion de bon nombre de fidèles. Au jugement de ces derniers, la réforme de l'Eglise devrait consister surtout à régler ses sentiments et sa conduite sur ceux du monde. Si puissante est aujourd'hui la séduction exercée par la vie profane ! A bien des gens le conformisme apparaît comme inévitable et même sage. Aisément, quiconque n'est pas solidement enraciné dans la foi et dans l'observation de la loi de l'Eglise croit le moment venu de s'adapter à la conception profane de l'existence comme à la meilleure et à celle qu'un chrétien peut et doit faire sienne. Ce phénomène d'assimilation se manifeste dans le monde de la philosophie : que ne peut la mode, même en ce domaine de la pensée, qui devrait être autonome et libre, réservant un accueil avide et docile à la seule vérité et à l'autorité de maîtres éprouvés ! Pareil phénomène s'observe au plan de la pratique, où l'on trace avec toujours plus d'hésitation et de difficulté la ligne de la droiture morale et de la manière correcte d'agir.

» Le naturalisme menace de faire évanouir l'idée première du christianisme ; le relativisme, qui trouve à tout une justification et met tout sur le même pied, sape la valeur absolue des principes chrétiens ; l'habitude d'éliminer de la vie courante toute espèce d'effort et de désagrément porte à condamner comme choses inutiles autant qu'ennuyeuses la discipline et l'ascèse chrétiennes. Parfois même le souci apostolique de rejoindre des milieux profanes ou de se faire accepter par la mentalité moderne, spécialement celle de la jeunesse, se traduit par l'abandon des exigences propres à l'idéal chrétien et du style de vie qui précisément devrait donner son sens et son effi-

cacité à cette recherche empressée de contact et d'influence éducatrice. N'arrive-t-il pas souvent au jeune clergé, ou encore à tel religieux plein de zèle, mû par l'intention si louable d'entrer dans les masses populaires ou en certains milieux, de chercher à se confondre avec eux au lieu de s'en distinguer, et de sacrifier par un mimétisme inutile le fruit véritable de son apostolat ? Le grand principe énoncé par le Christ s'impose avec toute son actualité et toute sa difficulté : être dans le monde sans être du monde. Heureux serons-nous si aujourd'hui encore le Christ, « *toujours vivant pour intercéder en notre faveur* » (*Hébr.*, 7, 25), adresse à son Père céleste sa prière suprême et si opportune : « *Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du mal.* » (Jean, 17, 15).

» Cela ne doit pas donner à penser qu'il faille situer la perfection dans l'immutabilité des formes que l'Eglise s'est données au cours des siècles ; l'idéal n'est pas non plus d'éviter le rapprochement avec le tour de pensée et les manières de faire ayant cours de notre temps, en ce qu'ils ont d'acceptable. L'expression popularisée par Notre vénéré Prédécesseur Jean XXIII, *aggiornamento*, Nous restera toujours présente pour exprimer l'idée maîtresse de Notre programme ; Nous avons confirmé que telle était la ligne directrice du Concile, et Nous le rappellerons pour stimuler dans l'Eglise la vitalité toujours renaissante, l'attention constamment éveillée aux signes du temps, et l'ouverture indéfiniment jeune qui sache « *vérifier toute chose et retenir ce qui est bon* » (*1 Thess.*, 5, 21), en tout temps et en toute circonstance. »

En définitive, le secret d'un authentique renouvellement ecclésial se trouve dans une « conversion » du cœur, une « attitude prise à l'intime des âmes » : attitude de « fidélité à l'Evangile du Seigneur », en une étroite « cohésion hiérarchique et communautaire ». Cette fidélité à l'Evangile, le Saint-Père la voit garantie par cet *esprit de pauvreté et de charité* qui anime le message des Béatitudes, et dont l'idéal s'incarne en Celle « qui eut le privilège de présenter au Verbe de Dieu l'offrande de la réalité humaine et charnelle dans la beauté de son innocence première » : « la bienheureuse, la très douce, la très humble » Vierge Marie, maîtresse incomparable d'authenticité chrétienne :

« Nous ne pensons pas pouvoir omettre ici deux indications particulières. Elles touchent, nous semble-t-il, à des nécessités et à des obligations majeures, et elles peuvent offrir matière à réflexion quant aux orientations générales d'un heureux renouvellement dans la vie de l'Eglise.

D'abord, Nous voulons parler de l'esprit de pauvreté. Nous le voyons si hautement préconisé dans l'Evangile, si organiquement inséré dans le programme qui nous prépare au règne de Dieu, et si gravement menacé par l'échelle des valeurs de la mentalité contemporaine ; Nous considérons le sens de la pauvreté comme si nécessaire pour nous éclairer sur tant de faiblesses et de malheurs de notre passé et pour nous enseigner aussi le style de vie à garder et la manière la meilleure d'annoncer aux âmes la religion du Christ ; Nous le savons enfin si difficile à pratiquer comme il faut, que Nous n'hésitons pas à lui réserver dans la présente lettre une mention explicite, non pas que Nous songions à prendre en la matière des mesures spéciales au plan canonique, mais plutôt pour vous demander à vous, vénérables confrères, l'encouragement de votre adhésion, de vos avis et de votre exem-

ple. De vous tous, comme d'interprètes autorisés des impulsions les plus saintes qui font vivre l'Esprit du Christ en son Eglise, Nous attendons que vous Nous disiez comment pasteurs et fidèles donneront à leur parole et à leur conduite l'empreinte de la pauvreté : « *Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus* », c'est la recommandation de l'Apôtre (*Phil.*, 2, 5). Vous nous direz aussi comment Nous devons en même temps formuler pour la vie de l'Eglise ces principes directeurs selon lesquels Notre assurance se fondera sur l'aide de Dieu et sur les richesses spirituelles plus que sur les moyens temporels. Ces principes nous rappelleront à nous-mêmes et inculqueront au monde la primauté des biens de l'âme sur les ressources d'ordre économique ; pour nous, la possession et l'usage de celles-ci doivent se borner et se subordonner à ce qui sert l'exercice normal de notre mission apostolique... »

« En second lieu, Nous soulignons l'esprit de charité. Ce sujet n'est-il d'ailleurs pas déjà au premier plan de vos préoccupations ? L'amour n'est-il pas au centre de tout l'ordre religieux de l'Ancien Testament et du Nouveau ? Dans l'expérience spirituelle de l'Eglise, les démarches significatives ne se définissent-elles point comme autant d'approches de l'amour ? La charité n'est-elle pas la découverte la plus lumineuse et la plus joyeuse que la théologie et la piété, chacune suivant sa voie, ne cessent jamais de faire, méditant sans relâche les trésors de l'Ecriture et des sacrements, ces trésors dont l'Eglise est héritière et gardienne et qu'elle dispense par son enseignement et son ministère ? Nous en sommes convaincu, avec Nos prédécesseurs, avec cette couronne de saints que notre époque a donnés à l'Eglise du ciel et de la terre, avec la piété instinctive du peuple fidèle ! La charité doit, aujourd'hui, occuper la place qui lui revient, la première et la plus haute dans l'échelle des valeurs religieuses et morales, et cela non seulement dans les appréciations théoriques, mais aussi dans les réalisations pratiques de l'existence chrétienne. Cela, Nous le disons, tant de la charité envers Dieu qui a répandu sur nous son amour, que de la charité dont, à notre tour, nous devons entourer le prochain, ce qui veut dire le genre humain. La charité explique tout. La charité inspire tout. La charité rend tout possible. La charité renouvelle tout. La charité « *excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout.* » (*1 Cor.*, 13, 7). Cela, qui de nous l'ignore ? Et si nous le savons, ne sommes-nous pas à l'heure de la charité ? »

*
* *

L'approfondissement de son propre Mystère conduira également l'Eglise à une conscience plus aiguë de sa *responsabilité à l'égard du monde*. C'est de l'exercice de cette responsabilité que traite la troisième partie de l'encyclique, celle qui, incontestablement, a trouvé le plus large écho dans l'opinion mondiale [6] :

---

6. Citons, parmi d'autres, la déclaration du pasteur Visser 't Hooft, secrétaire général du *Conseil Œcuménique des Eglises* : « Il est encourageant que le Pape Paul VI souligne si fermement la nécessité du dialogue avec les chrétiens qui n'appartiennent pas à l'Eglise catholique romaine ». Il ajoute d'ailleurs que « la conception du dialogue exposée dans cette Encyclique » n'est pas tout à fait la même que celle du C. O. E.

III. L'Eglise est appelée au dialogue.

Certes, l'Eglise est distincte du monde. « Mais cette distinction, précise le Pape, n'est pas séparation. Bien plus, elle n'est pas indifférence, ni crainte, ni mépris ». Aussi Paul VI se déclare-t-il pleinement solidaire de cette ouverture au monde dont, parmi ses prédécesseurs, Léon XIII, Pie XI, Pie XII et surtout Jean XXIII ont offert de si remarquables témoignages :

« L'Eglise doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Eglise se fait parole ; l'Eglise se fait message ; l'Eglise se fait conversation.

» Cet aspect capital de la vie actuelle de l'Eglise fera, on le sait, l'objet d'une large étude particulière de la part du Concile œcuménique ; et Nous ne voulons pas entrer dans l'examen concret des thèmes que cette étude se propose afin de laisser aux Pères du Concile le soin d'en traiter librement. Nous voulons seulement vous inviter, vénérables frères, à faire précéder cette étude de quelques considérations afin que soient plus clairs les motifs qui poussent l'Eglise au dialogue, plus claires les méthodes à suivre, plus clairs les buts à atteindre. Nous voulons préparer les esprits, non pas traiter les sujets.

» Nous ne pouvons agir autrement dans la conviction que le dialogue doit caractériser Notre charge apostolique, héritier que Nous sommes d'une manière de faire, d'une orientation pastorale qui Nous ont été transmises par Nos Prédécesseurs du siècle dernier, à commencer par le grand et sage Léon XIII : personnifiant pour ainsi dire la figure évangélique du scribe sage : « *... qui, comme un père de famille, tire de son trésor du neuf et du vieux* » (Matth., 13, 52), il reprenait magnifiquement l'exercice du magistère catholique en faisant objet de son riche enseignement les problèmes de notre temps envisagés à la lumière de la parole du Christ. De même, ses successeurs, vous le savez. Nos Prédécesseurs, spécialement les Papes Pie XI et Pie XII, n'ont-ils pas laissé un magnifique et large patrimoine d'enseignement, fruit d'un effort déployé avec amour et sagesse pour unir la pensée divine à la pensée humaine, et non pas en des concepts abstraits, mais dans le langage concret de l'homme moderne ? Et qu'est-ce que cette tentative apostolique sinon un dialogue ? Jean XXIII, Notre Prédécesseur immédiat, de vénérée mémoire, n'a-t-il pas accentué encore davantage, dans son enseignement, le souci de rencontrer le plus possible l'expérience et la compréhension du monde contemporain ? N'a-t-on pas voulu, et justement, assigner au Concile lui-même un objectif pastoral qui revient à insérer le message chrétien dans la circulation de pensée, d'expression, de culture, d'usages, de tendances de l'humanité telle qu'elle vit et s'agite aujourd'hui sur la face de la terre ? Avant même de convertir le monde, bien mieux, pour le convertir, il faut l'approcher et lui parler.

» En ce qui concerne Notre humble personne, bien que Nous soyons peu disposé à parler et désireux de ne pas attirer sur elle l'attention d'autrui, Nous ne pouvons, dans cette présentation de Nos intentions au collège épiscopal et au peuple chrétien, taire Notre résolution de persévérer, pour autant que Nos faibles forces Nous le permettront, et surtout que la grâce divine Nous donnera les moyens de le faire, dans la même ligne, dans le même effort, de Nous rapprocher du monde dans lequel la Providence Nous a

destiné à vivre, avec tous les égards, tout l'empressement, tout l'amour possible, pour le comprendre, pour lui offrir les dons de vérité et de grâce dont le Christ Nous a fait dépositaire, pour lui faire partager Notre richesse merveilleuse de rédemption et d'espérance. Dans Notre esprit sont profondément gravées les paroles du Christ que, humblement, mais sans démission, Nous voudrions Nous approprier : « *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.* » (Jean, 3, 17). »

Ce dialogue avec le monde, c'est Dieu qui en a pris l'initiative, et en a révélé les lois à travers l'histoire du Salut :

« Il faut que nous ayons toujours présent cet ineffable et réel rapport de dialogue offert et établi avec nous par Dieu le Père, par la médiation du Christ dans l'Esprit Saint, pour comprendre quel rapport nous, c'est-à-dire l'Eglise, nous devons chercher à instaurer et à promouvoir avec l'humanité.

» Le dialogue du salut fut inauguré spontanément par l'initiative divine : « *C'est lui (Dieu) qui nous a aimés le premier* (1 Jean, 4, 10) ; il nous appartiendra de prendre à notre tour l'initiative pour étendre aux hommes ce dialogue, sans attendre d'y être appelés.

» Le dialogue du salut est parti de la charité, de la bonté divine : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique* » (Jean, 3, 16) ; seul un amour fervent et désintéressé devra susciter le nôtre.

» Le dialogue du salut ne se mesura pas aux mérites de ceux à qui il était adressé, ni même aux résultats qu'il aurait obtenus ou qui auraient fait défaut : « *Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin de médecin* » (Luc, 5, 31) ; le nôtre aussi doit être sans limites et sans calcul.

» Le dialogue du salut ne contraignit physiquement personne à l'accueillir ; il fut une formidable demande d'amour, qui, s'il constitua une redoutable responsabilité pour ceux à qui il était adressé (cfr Marc, 11, 21), les laissa toutefois libres d'y correspondre ou de le refuser ; il adapta même aux exigences et aux dispositions spirituelles de ses auditeurs la quantité (cfr Matth., 12, 28 et suiv.) et la force démonstrative des signes (cfr Matth., 13, 13 *et suiv.), afin de leur faciliter le libre consentement à la révélation divine,* sans toutefois leur ôter le mérite de ce consentement. De même si notre mission est annonce de vérités indiscutables et d'un salut nécessaire, elle ne se présentera pas armée de coercition extérieure, mais par les seules voies légitimes de l'éducation humaine, de la persuasion intérieure, de la conversation ordinaire, elle offrira son don de salut toujours dans le respect de la liberté personnelle des hommes civilisés.

» Le dialogue du salut fut rendu possible à tous ; adressé à tous sans discrimination aucune (cfr *Col.*, 3, 11) ; le nôtre également doit être en principe universel, c'est-à-dire catholique et capable de se nouer avec chacun, sauf si l'homme le refuse absolument ou feint seulement de l'accueillir. (...)

» Cette forme de rapport indique une volonté de courtoisie, d'estime, de sympathie, de bonté de la part de celui qui l'entreprend ; elle exclut la condamnation *a priori,* la polémique offensante et tournée en habitude, l'inutilité de vaines conversations. Si elle ne vise pas à obtenir immédiatement la conversion de l'interlocuteur parce qu'elle respecte sa dignité et sa liberté, elle vise cependant à procurer son avantage et voudrait le disposer à une communion plus pleine de sentiments et de convictions.

» Par conséquent, le dialogue suppose un état d'esprit en nous qui avons l'intention de l'introduire et de l'alimenter avec tous ceux qui nous entourent : l'état d'esprit de celui qui sent au-dedans de lui le poids du mandat

apostolique, de celui qui sait ne plus pouvoir séparer son salut de la recherche de celui des autres, de celui qui s'emploie continuellement à mettre ce message dont il est dépositaire en circulation dans les échanges des hommes entre eux.

» Le dialogue est donc un moyen d'exercer la mission apostolique ; c'est un art de communication spirituelle. Ses caractères sont les suivants : 1. *La clarté* avant tout : le dialogue suppose et exige qu'on se comprenne ; il est une transmission de pensée et une invitation à l'exercice des facultés supérieures de l'homme ; ce titre suffirait pour le classer parmi les plus nobles manifestations de l'activité et de la culture humaine. Cette exigence initiale suffit aussi à éveiller notre zèle apostolique pour revoir toutes les formes de notre langage : celui-ci est-il compréhensible, est-il populaire, est-il choisi ? 2. Un autre caractère est *la douceur,* celle que le Christ nous propose d'apprendre de lui-même : *« Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur »* (Matth., 11, 29) ; le dialogue n'est pas orgueilleux ; il n'est pas piquant ; il n'est pas offensant. Son autorité lui vient de l'intérieur, de la vérité qu'il expose, de la charité qu'il répand, de l'exemple qu'il propose ; il n'est pas commandement et ne procède pas de façon impérieuse. Il est pacifique ; il évite les manières violentes ; il est patient ; il est généreux. 3. *La confiance,* tant dans la vertu de sa propre parole que dans la capacité d'accueil de l'interlocuteur. Cette confiance provoque les confidences et l'amitié ; elle lie entre eux les esprits dans une mutuelle adhésion à un bien qui exclut toute fin égoïste. 4. *La prudence* pédagogique enfin, qui tient grand compte des conditions psychologiques et morales de l'auditeur (cfr Matth., 7, 6) : selon qu'il s'agit d'un enfant, d'un homme sans culture ou sans préparation, ou défiant, ou hostile. Elle cherche aussi à connaître la sensibilité de l'autre et à se modifier, raisonnablement, soi-même, et à changer sa présentation pour ne pas lui être déplaisant et incompréhensible.

» Dans le dialogue ainsi conduit se réalise l'union de la vérité et de la charité, de l'intelligence et de l'amour. »

Si évangéliques et si suggestifs que soient ces développements sur la théologie du dialogue, rien, sans doute, ne leur donnera autant de pouvoir sur l'esprit et le cœur des chrétiens que la manière dont le Pape les met lui-même en pratique en s'adressant à tous ceux avec lesquels l'Eglise entend entrer en dialogue. Le Saint-Père les voit, les entend qui l'environnent de toute part, « comme en autant de cercles concentriques autour du centre » où Dieu l'a établi gardien et serviteur d'une communion universelle :

« Il y a un premier, un immense cercle ; Nous n'arrivons pas à en voir les bords qui se confondent avec l'horizon ; son aire couvre l'humanité comme telle, le monde. Nous mesurons la distance qui le tient loin de Nous, mais Nous ne le sentons pas étranger. Tout ce qui est humain Nous regarde. Nous avons en commun avec toute l'humanité la nature, c'est-à-dire la vie, avec tous ses dons, avec tous ses problèmes. Nous acceptons de partager cette première universalité ; Nous sommes tout disposé à accueillir les requêtes profondes de ses besoins fondamentaux, à applaudir aux affirmations nouvelles et parfois sublimes de son génie. Et Nous avons des vérités morales, vitales, à mettre en évidence et à consolider dans la conscience humaine, car elles sont bienfaisantes pour tous. Partout où l'homme se met en **devoir de se comprendre lui-même et de comprendre le monde, Nous pouvons**

communiquer avec lui ; partout où les assemblées des peuples se réunissent pour établir les droits et les devoirs de l'homme, Nous sommes honoré quand ils nous permettent de Nous asseoir au milieu d'eux. S'il existe dans l'homme une « *âme naturellement chrétienne* », Nous voulons lui rendre l'hommage de notre estime et de notre conversation. Nous pourrions Nous rappeler à Nous-même et à tous comment Notre attitude est, d'un côté, totalement désintéressée : Nous n'avons aucune visée politique ou temporelle ; de l'autre, comment elle vise à assumer, c'est-à-dire à élever au niveau surnaturel et chrétien, toute saine valeur humaine et terrestre. Nous ne sommes pas la civilisation, mais nous en sommes promoteurs. »

Cette volonté de dialogue universel qui anime l'Eglise se heurte, hélas, chez certains, à un refus : celui de l'athéisme militant et oppresseur. Contre cette aberration fondamentale de l'esprit, Paul VI élève la même protestation que ses prédécesseurs :

« Ce phénomène est le plus grave de notre époque. Notre ferme conviction est que la théorie sur laquelle s'établit la négation de Dieu comporte une erreur fondamentale, qu'elle ne répond pas aux requêtes dernières et inéluctables de l'esprit, qu'elle prive l'ordre rationnel du monde de ses bases authentiques et fécondes, qu'elle introduit dans la vie humaine, non pas une formule de solution, mais un dogme aveugle qui la dégrade et la rend triste et qu'elle ruine à la racine tout système social qui prétend reposer sur elle. Ce n'est pas une libération, mais une tentative dramatique en vue d'éteindre la lumière du Dieu vivant. C'est pourquoi nous résisterons de toutes nos forces à cette négation envahissante, dans l'intérêt suprême de la vérité, en vertu du devoir sacro-saint de confesser fidèlement le Christ et son Evangile comme de l'amour passionné qui nous attache au sort de l'humanité et que rien ne saurait nous arracher. Nous résisterons avec cet espoir invincible : l'homme moderne saura encore découvrir dans la conception religieuse à lui offerte par le catholicisme, sa propre vocation à une civilisation qui ne meurt pas, mais qui avance sans cesse vers la perfection naturelle et surnaturelle de l'esprit humain, que la grâce de Dieu rend capable de la possession honnête et pacifique des biens temporels, tout en l'ouvrant à l'espérance des biens éternels.

» Ce sont ces raisons qui Nous contraignent, comme elles y ont obligé nos prédécesseurs, et avec eux quiconque prend à cœur les valeurs religieuses, de condamner les systèmes de pensée négateurs de Dieu et persécuteurs de l'Eglise, systèmes souvent identifiés à des régimes économiques, sociaux et politiques, et, parmi eux, tout spécialement le communisme athée. En un sens, ce n'est pas tant nous qui les condamnons qu'eux-mêmes, les systèmes et les régimes qui les personnifient, qui s'opposent à nous radicalement par leurs idées et nous oppriment par leurs actes. Notre plainte est, en réalité, plutôt gémissement de victimes que sentence de juges. (...) »

Face à cette oppression des consciences, l'Eglise ne perd pas cœur. Et s'il lui est interdit de parler librement à ceux qui la persécutent, il lui reste, comme à l'Eglise du silence, le témoignage pathétique de sa souffrance : « Silence, cri, patience, et toujours amour deviennent, en ce cas, le témoignage que l'Eglise peut encore donner et **que la mort même ne peut étouffer ».**

Mais Paul VI ne se contente pas, comme on l'a fait souvent dans le passé, de condamner et de rejeter. Il cherche à comprendre. Il analyse les motivations valables de l'athéisme ; il rappelle aux croyants leur devoir de corriger certaines expressions inadéquates des vérités dont ils sont les témoins ; il reprend la distinction de Jean XXIII entre les mouvements économiques et sociaux et les doctrines erronées dont ils se réclament :

« Mais si l'affirmation et la défense de la religion et des valeurs humaines qu'elle proclame et qu'elle soutient doit être ferme et franche, Nous consacrons un effort pastoral de réflexion à tâcher de saisir chez l'athée moderne, au plus intime de sa pensée, les motifs de son trouble et de sa négation. Nous les trouvons complexes et multiples, ce qui nous rend prudents dans la façon de les apprécier et nous met mieux à même de les réfuter. Nous les voyons naître parfois de l'exigence même concernant la présentation du monde divin : on la voudrait plus élevée et plus pure par rapport à celle que mettent peut-être en œuvre certaines formes imparfaites de langage et de culte ; formes que nous devrions nous ingénier à rendre le plus possible pures et transparentes pour mieux traduire le sacré dont elles sont le signe. Les raisons de l'athéisme, imprégnées d'anxiété, colorées de passion et d'utopie, mais souvent aussi généreuses, inspirées d'un rêve de justice et de progrès, tendu vers des finalités d'ordre social divinisées : autant de succédanés de l'absolu et du nécessaire et qui dénoncent le besoin inéluctable du principe divin et de la fin divine dont il appartiendra à Notre magistère de révéler avec patience et sagesse la transcendance et l'immanence. Les positions de l'athéisme, nous les voyons se prévaloir, parfois avec un enthousiasme ingénu, d'une soumission rigoureuse à l'exigence rationnelle de l'esprit humain dans leur effort d'explication scientifique de l'univers. Recours à la rationalité d'autant moins contestable qu'il est fondé davantage sur les voies logiques de la pensée, lesquelles, bien souvent, rejoignent les itinéraires de notre école classique. Contre la volonté de ceux-là mêmes qui pensaient forger par là une arme invincible pour leur athéisme, cette démarche, par sa force intrinsèque, se voit entraînée finalement à une affirmation nouvelle du Dieu suprême, au plan métaphysique comme dans l'ordre logique. N'y aura-t-il personne, parmi nous, par l'aide duquel ce processus obligatoire de la pensée, que l'athée politico-scientifique arrête volontairement à un certain point, éteignant ainsi la lumière suprême de la compréhension de l'univers, puisse déboucher dans la conception de la réalité objective de l'univers cosmique, qui ramène à l'esprit le sens de la présence divine et sur les lèvres les syllabes humbles et balbutiantes d'une prière heureuse ? Les athées, nous les voyons aussi parfois mus par de nobles sentiments, dégoûtés de la médiocrité et de l'égoïsme de tant de milieux sociaux contemporains, et empruntant fort à propos à notre Evangile des formes et un langage de solidarité et de compassion humaine : ne serons-nous pas un jour capables de reconduire à leurs vraies sources, qui sont chrétiennes, ces expressions de valeurs morales ?

» C'est pourquoi Nous rappelant ce qu'écrivit Notre Prédécesseur de vénérée mémoire, le Pape Jean XXIII, dans l'Encyclique *Pacem in terris*, à savoir que les doctrines de ces mouvements, une fois élaborées et définies, demeurent toujours les mêmes, mais que les mouvements eux-mêmes ne peuvent pas ne pas évoluer et subir des changements, même profonds (cfr n. 54), Nous ne désespérons pas de les voir un jour ouvrir avec l'Eglise un autre dialogue positif, différent de l'actuel, obligatoirement limité à déplorer et à nous plaindre. (...) »

Après avoir exprimé le vœu que cette ouverture de l'Eglise au dialogue contribue à servir la cause de la paix, le Pape se tourne vers cette portion de l'humanité qui fraternise dans la foi en un Dieu transcendant :

« Puis, autour de nous nous voyons se dessiner un autre cercle immense, lui aussi, mais moins éloigné de nous : c'est avant tout celui des hommes qui adorent le Dieu unique et souverain, celui que nous adorons nous aussi : Nous faisons allusion aux fils, dignes de Notre affectueux respect, du peuple hébreu, fidèles à la religion que Nous nommons de l'Ancien Testament ; puis aux adorateurs de Dieu selon la conception de la religion monothéiste — musulmane en particulier — qui méritent admiration pour ce qu'il y a de vrai et de bon dans leur culte de Dieu ; et puis encore aux fidèles des grandes religions afro-asiatiques. Nous ne pouvons évidemment partager ces différentes expressions religieuses, ni ne pouvons demeurer indifférent, comme si elles s'équivalaient toutes, chacune à sa manière, et comme si elles dispensaient leurs fidèles de chercher si Dieu lui-même n'a pas révélé la forme exempte d'erreur, parfaite et définitive, sous laquelle il veut être connu, aimé et servi ; au contraire, par devoir de loyauté, nous devons manifester notre conviction que la vraie religion est unique et que c'est la religion chrétienne, et nourrir l'espoir de la voir reconnue comme telle par tous ceux qui cherchent et adorent Dieu.

» Mais Nous ne voulons pas refuser de reconnaître avec respect les valeurs spirituelles et morales des différentes confessions religieuses non chrétiennes ; Nous voulons avec elles promouvoir et défendre les idéaux que nous pouvons avoir en commun dans le domaine de la liberté religieuse, de la fraternité humaine, de la saine culture, de la bienfaisance sociale et de l'ordre civil. Au sujet de ces idéaux communs, un dialogue de Notre part est possible et Nous ne manquerons pas de l'offrir là où, dans un respect réciproque et loyal, il sera accepté avec bienveillance. »

Puis, c'est l'appel aux frères chrétiens séparés. Appel aussi lucide que fraternel, confirmation sans équivoque du climat nouveau que le Concile a créé entre les diverses confessions chrétiennes. Certes, ainsi que le déclarait en août dernier le Dr Visser 't Hooft, « l'encyclique souligne fermement que la primauté du pape est le problème-clé des relations de l'Eglise catholique romaine avec les autres Eglises ». Il ajoutait : « Il est utile, pour la clarté et la sincérité du dialogue interecclésiastique, que cela soit posé de façon aussi précise ». Nous dirions en outre : aussi conforme à l'idéal évangélique de l'exercice de l'autorité :

« Et voici le cercle du monde le plus voisin de Nous, celui qui s'appelle chrétien. Dans ce domaine, le dialogue, qui a pris le nom d'œcuménique, est déjà ouvert ; dans certains secteurs, il est déjà entré dans un développement positif. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet si complexe et si délicat. Mais Nous ne pouvons l'épuiser ici, où Nous Nous limitons à quelques traits, d'ailleurs déjà connus. Volontiers, Nous faisons Nôtre le principe : mettons en évidence avant tout ce que nous avons de commun, avant de noter ce qui nous divise. C'est là un thème bon et fécond pour notre dialogue. Nous sommes disposé à le poursuivre cordialement. Nous dirons plus : que sur de

nombreux points qui nous différencient, en fait de tradition, de spiritualité, de lois canoniques, de culte, Nous sommes prêt à étudier comment répondre aux légitimes désirs de Nos frères chrétiens, encore séparés de Nous. Rien ne peut Nous être plus désirable que de les embrasser dans une parfaite union de foi et de charité. Mais Nous devons dire aussi qu'il n'est pas en Notre pouvoir de transiger sur l'intégrité de la foi et sur les exigences de la charité. Nous entrevoyons des défiances et des résistances à cet égard. Mais maintenant que l'Eglise catholique a pris l'initiative de recomposer l'unique bercail du Christ, elle ne cessera d'avancer en toute patience et avec tous les égards possibles ; elle ne cessera pas de montrer comment les prérogatives qui tiennent encore éloignés d'elle les frères séparés ne sont pas le fruit d'ambitions historiques ou d'une spéculation théologique imaginaire, mais qu'elles dérivent de la volonté du Christ et que, comprises dans leur véritable signification, elles tournent au bien de tous, servent à l'unité commune, à la liberté commune et à la commune plénitude chrétienne ; l'Eglise catholique ne cessera de se rendre capable et digne, dans la prière et dans la pénitence, de la réconciliation désirée.

» Une pensée à cet égard Nous afflige, celle de voir que c'est précisément, Nous, *défenseur de cette réconciliation, qui sommes considéré par* beaucoup de nos frères séparés comme l'obstacle, à cause du primat d'honneur et de juridiction que le Christ a conféré à l'apôtre Pierre, et que Nous avons hérité de lui. Certains ne disent-ils pas que si la primauté du Pape était écartée, l'union des Eglises séparées avec l'Eglise catholique serait plus facile ? Nous voulons supplier les frères séparés de considérer l'inconsistance d'une telle hypothèse ; et non seulement parce que sans le Pape l'Eglise catholique ne serait plus telle, mais parce que l'office pastoral suprême, efficace et décisif de Pierre venant à manquer dans l'Eglise du Christ, l'unité se décomposerait ; et on chercherait en vain ensuite à la recomposer sur des principes qui remplaceraient le seul principe authentique, établi par le Christ lui-même : « *Il y aurait dans l'Eglise autant de schismes qu'il y a de prêtres* », écrit justement saint Jérôme (*Dial. contra Luciferianos*).

» Et il faut aussi considérer que ce pivot central de la sainte Eglise ne veut pas constituer une suprématie d'orgueil spirituel et de domination humaine, *mais une supériorité de service, de ministère et d'amour. Ce n'est* pas vaine rhétorique d'attribuer au Vicaire du Christ le titre de « *Serviteur des serviteurs de Dieu* ».

» Tel est le plan sur lequel veille Notre dialogue, qui, avant même de se dérouler en conversations fraternelles, s'exprime en colloque avec le Père céleste, en effusion de prière et d'espérance.

» Nous devons noter avec joie et avec confiance, vénérables frères, que ce secteur varié et très étendu des chrétiens séparés est tout pénétré de ferments spirituels qui semblent préluder à des développements consolants pour la cause de leur remise en place dans l'unique Eglise du Christ. Nous voulons implorer le souffle de l'Esprit Saint sur le « mouvement œcuménique » ; Nous voulons répéter Notre émotion et Notre joie pour l'entrevue pleine de charité et non moins de nouvelle espérance que Nous avons eue, à Jérusalem, avec le patriarche Athénagoras ; Nous voulons saluer avec respect et avec reconnaissance l'intervention de tant de représentants des Eglises *séparées au second Concile œcuménique du Vatican ; Nous voulons assurer* encore une fois que Nous considérons avec attention et religieux intérêt les phénomènes spirituels ayant rapport au problème de l'Unité qui intéressent des personnes, des groupes et des communautés dotés d'une vie religieuse vivante et noble. Avec amour, avec respect, Nous saluons tous ces chrétiens, **dans l'attente de pouvoir encore mieux, dans le dialogue de la sincérité**

et de l'amour, promouvoir avec eux la cause du Christ et de l'unité voulue par lui pour son Eglise. »

L'Eglise, enfin, aspire à dialoguer plus intensément avec ses enfants ; elle souhaite que « le dialogue intérieur au sein de la communauté ecclésiale gagne en ferveur, s'enrichisse de nouveaux sujets, de nouveaux interlocuteurs » :

« Et finalement notre dialogue s'offre aux fils de la Maison de Dieu, l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, dont l'Eglise de Rome est *« la mère et la tête »*. Comme Nous voudrions le goûter en plénitude de foi, de charité, d'œuvres, ce dialogue de famille ! Combien Nous le voudrions intense et familier ! Combien sensible à toutes les vérités, à toutes les vertus, à toutes les réalités de notre patrimoine doctrinal et spirituel ! Combien sincère et ému dans son authentique spiritualité ! Combien prompt à accueillir les voix multiples du monde contemporain ! Combien capable de rendre les catholiques des hommes vraiment bons, des hommes sages, des hommes libres, des hommes pleins de sérénité et de force !

» Ce désir de donner aux rapports intérieurs de l'Eglise la marque d'un dialogue entre les membres d'une communauté dont la charité est le principe constitutif ne supprime pas l'exercice de la vertu d'obéissance là où l'exercice de la fonction propre de l'autorité, d'une part, de la soumission de l'autre, est réclamé, soit par l'ordre convenable à toute société bien organisée, soit surtout par la constitution hiérarchique de l'Eglise. L'autorité de l'Eglise est instituée par le Christ ; bien plus, elle le représente, elle est le véhicule autorisé de sa parole, elle est la traduction de sa charité pastorale ; si bien que l'obéissance part d'un motif de foi, devient école d'humilité évangélique, associe l'obéissant à la sagesse, à l'unité, à l'édification, à la charité qui soutiennent le corps ecclésiastique et confère à qui l'impose et à qui s'y conforme le mérite de l'imitation du Christ *« qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort »* (*Phil.*, 2, 8).

» Par obéissance sous forme de dialogue Nous entendons l'exercice de l'autorité *tout pénétré de la conscience d'être service et ministère de vérité* et de charité ; et Nous entendons l'observation des normes canoniques et la soumission respectueuse au gouvernement du supérieur légitime, double forme d'obéissance qui distingue les fils libres et aimants à leur promptitude et à leur sérénité. L'esprit d'indépendance, de critique, de rébellion, s'accorde mal avec la charité qui inspire la solidarité, la concorde et la paix dans l'Eglise ; il transforme facilement le dialogue en contestation, en dispute, en dissension ; phénomène très fâcheux, encore qu'il naisse, hélas ! si aisément et contre lequel la voix de l'apôtre Paul nous prémunit : *« Qu'il n'y ait pas parmi vous de divisions. »* (*1 Cor.*, 1, 10).

« C'est dire que Nous désirons ardemment que le dialogue intérieur au sein de la communauté ecclésiale gagne en ferveur, s'enrichisse de nouveaux sujets, de nouveaux interlocuteurs, si bien que croissent la vitalité et la sanctification du Corps mystique terrestre du Christ. Tout ce qui met en circulation les enseignements dont l'Eglise est dépositaire et dispensatrice, Nous le désirons. Nous avons déjà parlé de la vie liturgique et intérieure et de la prédication ; Nous pourrions ajouter : l'école, la presse, l'apostolat social, les Missions, l'exercice de la charité ; autant de sujets que le Concile nous fera considérer. Et que tous ceux qui, sous la direction des autorités **compétentes, participent au dialogue vitalisant de l'Eglise soient encouragés** et bénis par Nous, les prêtres, d'une manière spéciale, les religieux, les très

chers laïcs qui militent pour le Christ dans l'Action catholique et dans tant d'autres formes d'association et d'action.

» C'est pour Nous source de joie et de réconfort d'observer qu'un tel dialogue à l'intérieur de l'Eglise et pour l'extérieur le plus proche est déjà existant : l'Eglise est vivante aujourd'hui plus que jamais ! Mais à bien considérer les choses, il semble que tout reste encore à faire ; le travail commence aujourd'hui et ne finit jamais. Telle est la loi de notre pèlerinage sur la terre et dans le temps. Tel est le devoir ordinaire de notre ministère, vénérés frères ; et aujourd'hui, tout Nous invite à le remplir de manière neuve, vigilante, intense.

» Quant à Nous, tandis que Nous vous en avertissons, Nous aimons mettre Notre confiance en votre collaboration et Nous vous offrons la Nôtre ; cette communion de buts et d'œuvres, Nous l'avons demandée et Nous l'avons manifestée à peine monté — avec le nom de l'Apôtre des gentils, et Dieu veuille, avec quelque chose de son esprit — sur la chaire de l'apôtre Pierre ; et célébrant ainsi l'unité du Christ entre nous, Nous vous envoyons, avec cette première Encyclique, dans le nom du Seigneur, Notre fraternelle et paternelle Bénédiction apostolique, que Nous étendons volontiers à toute l'Eglise et à l'humanité entière.

» Du Vatican, le 6 août 1964, en la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

*
* *

— « Le XX[e] siècle sera le siècle de l'Eglise », écrivait il y a une trentaine d'années le théologien luthérien Martin Dibelius. Sans doute était-il loin de soupçonner que cette prémonition trouverait, dans les Pontifes qui allaient se succéder, au milieu de ce siècle, sur le Siège de Pierre, les instruments les plus incontestés et les plus efficaces de sa réalisation. L'encyclique *Ecclesiam suam* vient d'en fournir une nouvelle preuve. Elle mérite, à ce titre, l'adhésion filiale et fervente **de tous ceux qui aiment la beauté de la Maison de Dieu (cfr Ps. 25, 8).**